Pour lire Le Capital

David Harvey

Traduction / Nicolas Vieillescazes

> Savoir pourquoi ce travailleur libre se présente face à lui dans la sphère de la circulation est une question qui n'intéresse pas le possesseur d'argent qui trouve tel quel le marché du travail comme une section particulière du marché des marchandises. Et, provisoirement, elle nous intéresse tout aussi peu. Nous nous en tenons, dans la théorie, au fait comme le fait, dans la pratique, le possesseur d'argent. Cependant une chose est claire : la nature ne produit pas d'un côté des possesseurs d'argent ou de marchandises, et de l'autre des gens qui ne possèdent que leurs propres forces de travail. Ce rapport ne relève pas de l'histoire naturelle, et il n'est pas davantage un rapport social qui serait commun à toutes les périodes historiques. Il est lui-même de toute évidence le résultat d'une évolution historique passée, le produit de nombreux bouleversements économiques, de la destruction de toute une série de formations plus anciennes de la production sociale. (190)

L'accumulation initiale explique les origines du travail salarié, ainsi que l'accaparement des ressources par la classe capitaliste.

Le chapitre XXIV : La prétendue « accumulation initiale »

Le chapitre XXIV se concentre donc sur cette question essentielle : comment la force de travail est-elle devenue une marchandise ? Ou, plus généralement, comment la classe ouvrière est-elle apparue ? Car la pensée bourgeoise, en particulier Locke et Smith, voudrait nous faire croire à l'histoire suivante :

> Il était une fois, il y a bien longtemps de cela, une élite laborieuse d'un côté, intelligente et avant tout économe, et de l'autre, une bande de canailles fainéantes, qui gaspillaient sans compter les biens de cette élite. (...) Or il advint ainsi que les uns accumulèrent de la richesse et que les autres n'eurent en définitive rien d'autre à vendre que leur peau. Et c'est de ce péché originel que date la pauvreté de la grande masse qui, en dépit de tout son travail, n'a toujours rien d'autre à vendre qu'elle-même, et la richesse de quelques-uns, qui croît continuellement, bien qu'ils aient depuis longtemps cessé de travailler. (803-804)

Si l'on en croit cette histoire, la transition du féodalisme au capitalisme s'est faite progressivement et en douceur. Mais selon Marx, « dans l'histoire réelle », les choses ne se sont pas exactement passées ainsi :

> le premier rôle est tenu par la conquête, l'asservissement, le crime et le pillage, en un mot, par la violence. Dans la suave économie politique, c'est l'idylle qui a toujours régné. Droit et « travail » furent de tout temps les uniques moyens d'enrichissement, exception faite chaque fois, naturellement, de cette année. (804)

En voici la raison :

> Le procès qui crée le rapport capitaliste ne peut (...) être autre chose que le procès de séparation entre le travailleur et la propriété de ses conditions de travail, un procès qui transforme, d'une part, les moyens sociaux de subsistance et de production en capital, de l'autre les producteurs immédiats en ouvriers salariés. La soi-disant accumulation initiale n'est donc pas autre chose que le procès historique de séparation du producteur d'avec les moyens de production. Ce procès apparaît comme « initial », parce qu'il constitue la préhistoire du capital et du mode de production qui lui est adéquat. (804-805)

Dans la réalité, l'histoire de l'accumulation initiale est « tout ce qu'on voudra sauf idyllique » (804). Au contraire, elle « est inscrite dans les annales de l'humanité en lettres de sang et de feu » (805). Cette analyse, qui prend l'exact contre-pied de celles de Smith et de Locke, soulève des questions intéressantes. En premier lieu, le capital commercial, le capital financier et l'usure relèvent-ils d'une époque révolue, ou possèdent-ils encore un rôle actif, indépendamment du capital productif, du capital industriel, etc. ? De plus, Marx a précédemment déclaré que « nous rencontrerons le capital porteur d'intérêts ainsi que le capital commercial comme des formes dérivées et [que] nous verrons en même temps pourquoi celles-ci apparaissent historiquement avant la forme fondamentale moderne du capital » (185). Cela implique que la transition du féodalisme au capitalisme s'est produite par étapes, et que l'usure et le capital commercial ont ouvert la voie à l'essor du capital productif ou industriel. Il faudra donc étudier le rôle joué par ces formes antérieures de capital dans la dissolution de l'ordre féodal.
En second lieu, la violence ici décrite devient-elle insignifiante et inutile au fonctionnement du capitalisme une fois que ce dernier est passé par l'accumulation initiale, une fois que la préhistoire s'est achevée et qu'a émergé une société capitaliste mûre ? Je reviendrai plus loin sur cette question, qu'il faudra garder en tête tout au long de notre cheminement.
Selon la description marxienne de l'accumulation initiale, toutes les règles de l'échange marchand énoncées au chapitre II deviennent caduques. Là, il n'existe ni réciprocité, ni égalité. L'accumulation d'argent s'effectue, un certain type de

marché fonctionne, mais le processus réel est d'une autre nature. Il consiste à déposséder par la force une classe entière du contrôle des moyens de production, d'abord par des moyens illégaux, et plus tard, grâce à l'action de l'État (la loi sur les clôturages en Grande-Bretagne). Adam Smith ne voulait certes pas que l'État passe pour une instance criminelle et responsable des maux de populations entières ; aussi n'accorde-t-il pas une place essentielle à la violence d'État dans l'accumulation initiale. Si l'accumulation du capital s'enracine dans l'appareil et le pouvoir d'État, alors pourquoi préconiser le laisser-faire comme moyen primordial d'accroître le bien-être individuel et national ? Smith, comme d'autres économistes politiques, a donc préféré ignorer le rôle joué par l'État dans l'accumulation initiale. Marx note toutefois qu'il existe des exceptions : par exemple, James Steuart a bien compris que cette forme de violence était absolument nécessaire à la prolétarisation, mais il a préféré n'y voir qu'un moindre mal[1].

Dans ce chapitre, Marx entend tout d'abord raconter l'histoire de l'accumulation initiale depuis le XVI^e siècle et expliquer les raisons de ce processus. Toutefois, il reconnaît d'emblée que l'histoire de cette expropriation « prend des colorations différentes selon les pays et parcourt les différentes phases dans un ordre de succession différent et à des époques historiques différentes. Elle n'a de forme classique qu'en Angleterre, et c'est pour cette raison que nous prendrons ce pays comme exemple » (806).

Que signifie « classique » ? Que cette forme était le modèle que devait suivre, partout dans le monde, la transition vers le capitalisme ? Plus tard, Marx contestera cette interprétation, en disant que, malgré ses spécificités et son rôle pionnier, la Grande-Bretagne n'est qu'un exemple parmi d'autres. Il s'agit, là encore, d'une question controversée et sur laquelle il faudra revenir. Notons qu'elle n'est pas sans lien avec cette autre question, importante mais largement occultée : est-il nécessaire d'en passer par l'accumulation initiale et la longue histoire du capitalisme pour parvenir au socialisme ?

Le chapitre XXIV se découpe en parties relativement courtes, qui suivent un ordre clair. Je les passerai rapidement en revue, pour en souligner les éléments significatifs. Après une première partie consacrée au secret de l'accumulation initiale, la deuxième partie

1. Michael Perelman a fort bien expliqué comment l'économie politique classique envisageait le problème de l'accumulation initiale ou primitive (cf. *The Invention of Capitalism: Classical Political Economy and the Secret History of Accumulation*, Durham, Duke University Press, 2000).

du chapitre traite de l'expropriation des populations paysannes et d'un processus tout aussi important, la dissolution des suites féodales. Si l'accaparement des terres était le principal moyen de déposséder la paysannerie, l'affranchissement des suites féodales était tout aussi lié à l'essor du pouvoir de l'argent au sein de l'ordre féodal (par exemple, à travers le capital commercial et l'usure). « La nouvelle noblesse était enfant de [son] siècle : l'argent était son seul seigneur et maître » (809). Dans les *Grundrisse*, Marx est encore plus clair. Il explique comment l'argent dissout les communautés traditionnelles et comment, ce faisant, il devient la communauté même. Nous passons donc d'un monde dans lequel la « communauté » se définit par des structures de rapports interpersonnels à un monde dominé par la communauté de l'argent. L'argent, utilisé comme pouvoir social, conduit à la création de vastes propriétés terriennes, de grands élevages de moutons, et ainsi de suite. Dans le même temps, l'échange de marchandises se met à proliférer (idée que Marx a mise en avant dans les premiers chapitres consacrés à la monnaie et à l'échange en général). La communauté traditionnelle ne cède pas sans lutte, et, du moins au départ, le pouvoir d'État tente de préserver l'« économie morale » paysanne (E. P. Thompson) des agressions du pouvoir de l'argent.

Mais petit à petit, la puissance étatique finit par plier. Il y a deux raisons à cela : tout d'abord, l'État devient dépendant du pouvoir de l'argent, donc vulnérable à lui ; ensuite, la législation étatique peine à freiner son développement. Henry VII promulgue des lois visant à enrayer le processus de monétisation et de prolétarisation. Mais le capitalisme en plein essor « requérait que la condition de la masse du peuple fût servile, qu'elle se transformât en une masse de mercenaires et que ses moyens de travail devinssent capital. (...) Ce processus d'expropriation par la violence des masses populaires connut une nouvelle et terrible impulsion au XVI^e siècle », après quoi la résistance de l'ordre social traditionnel commença à s'affaiblir (811). De plus, l'État finit par faire alliance avec les puissances de l'argent pour soutenir activement le processus de prolétarisation. Selon Marx, cette tendance se renforce avec la « Glorious Revolution » de 1688, qui

> porta au pouvoir, en même temps que Guillaume III d'Orange, les profiteurs, les faiseurs de plus fonciers et capitalistes. Ceux-ci inaugurèrent l'ère nouvelle en portant à une échelle incommensurable le pillage, jusqu'alors modestement géré, des domaines de l'État. Ces terres furent données, vendues à des prix dérisoires, ou bien encore

> carrément annexées par usurpation directe à des domaines privés. (...) Ce sont ces biens d'États, appropriés de manière si frauduleuse, qui constituent, avec le produit du pillage des biens ecclésiastiques, (...) la base des actuels domaines princiers de l'oligarchie anglaise. (814-815)

C'est sur cette base que vont se créer des alliances nouvelles et plus puissantes. « La nouvelle aristocratie foncière était l'alliée naturelle de la nouvelle bancocratie, de la haute finance fraîche éclose et des grands manufacturiers qui s'appuyaient alors sur les droits de douane protecteurs. » Apparaît alors, en d'autres termes, une bourgeoisie constituée d'une large alliance de capitalistes fonciers, de capitalistes commerciaux, de capitalistes financiers, de capitalistes manufacturiers, une bourgeoisie capable d'imposer sa volonté collective à l'appareil d'État. En conséquence, « c'est la loi elle-même qui devient désormais l'instrument du pillage des terres du peuple, bien que les grands fermiers n'hésitent pas non plus à pratiquer, subsidiairement, leurs petites méthodes privées et indépendantes ». Un pillage systématique des biens communaux a donc lieu au cours de cette période. C'est d'abord le grand mouvement de clôturage des communs. L'« usurpation violente de la propriété communale, qui le plus souvent s'accompagne de la transformation des terres de labour en pâturages, commence à la fin du XV^e^ siècle et se poursuit au XVI^e^ siècle » (815) – tous ces bouleversements ont donné naissance à une importante littérature exprimant la nostalgie de l'ordre ancien. Pensons aux textes d'Oliver Goldsmith ou à l'élégie de Gray, qui pleure la destruction d'une prétendue « *Merrie England* » (heureuse Angleterre). Marx choisit un exemple plus tardif, le cas spectaculaire des éclaircissages en Haute-Écosse qui, par vagues successives (ils se sont poursuivis jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle), ont dépossédé les fermiers de leurs terres. Il souligne avec jubilation l'hypocrisie de la duchesse de Sutherland, qui, alors qu'elle chassait de leurs terres les habitants des Highlands par des moyens semi-légaux, recevait « en grande pompe Mrs. Beecher-Stowe, l'auteur de *La Case de l'oncle Tom*, pour manifester sa sympathie envers les esclaves noirs de la République américaine » (822, n. 218).
Marx résume :

> Pillage des biens d'Église, aliénation frauduleuse des domaines de l'État, vol de la propriété communale, transformation usurpatoire de la propriété féodale et de la propriété du clan en propriété moderne, menée à son terme avec un terrorisme impitoyable : autant de méthodes idylliques de l'accumulation initiale. C'est par elle que furent conquis les champs pour l'agriculture capitaliste, que la terre fut incorporée au capital, et que fut créé pour l'industrie des villes l'apport nécessaire en prolétariat exploitable à merci. (824-825)

Que font ces populations expulsées de leur terre ? C'est ce que va expliquer la partie suivante. Ne trouvant souvent pas d'emploi, ils deviennent, du moins aux yeux de l'État, des vagabonds, des mendiants, des voleurs, des bandits. L'appareil d'État adopte en effet des méthodes qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours : il les criminalise, il les emprisonne, il les frappe avec la plus extrême violence. « C'est ainsi que le peuple des campagnes, brutalement exproprié et expulsé de sa terre, réduit au vagabondage, fut astreint par des lois d'un terrorisme grotesque à la discipline nécessaire au salariat à coups de fouet, de marquages au fer rouge et de tortures » (828). La violence de l'assujettissement des travailleurs au dispositif disciplinaire du capital est d'abord transparente. Mais, à mesure que le temps passe, « la contrainte muette des rapports économiques scelle la domination du capitaliste sur le travailleur ». Une fois le prolétariat dressé, une fois les travailleurs habitués à leur condition d'ouvriers salariés, de simples détenteurs de force de travail, la violence ouverte peut passer à l'arrière-plan. Mais la « bourgeoisie montante » a encore besoin du « pouvoir d'État » pour réguler les salaires et empêcher les travailleurs de s'organiser collectivement (à cette époque, les lois anti-syndicales s'appelaient les « Combination Laws », qui interdisaient aux travailleurs de s'associer ou même de se rassembler) (829). L'État devient dès lors le pilier de la consolidation du régime libéral (fondé sur la propriété privée).

> Dès le début de la tempête révolutionnaire, la bourgeoisie française osa reprendre aux ouvriers le droit d'association que ceux-ci venaient à peine de conquérir. Par un décret du 14 juin 1791, elle déclara que toute coalition ouvrière était « attentatoire à la Liberté et à la Déclaration des droits de l'homme » (...). (833)

Le droit bourgeois est donc utilisé pour entraver la puissance collective des travailleurs.
La partie suivante examine la genèse du fermier capitaliste. Elle raconte tout simplement comment le bailiff (bailli) devient un fermier que le landlord pourvoit en semences, puis un métayer, et enfin un fermier proprement dit, qui paie une rente (en argent et en nature) au landlord. Ce procès de monétisation et de marchandisation implique une « révolution agricole », qui offre au capital

un certain type de contrôle du sol. Le capital se met à circuler à travers le sol, à travers la nature, exactement de la même façon qu'il s'est mis à circuler dans le corps de travailleurs devenus capital variable. Comme l'explique la partie suivante, cette révolution agricole est à double tranchant. Elle libère une grande quantité de force de travail, mais elle libère aussi les moyens de subsistance qui étaient auparavant consommés directement sur place. Elle transforme l'offre de nourriture en marchandise. Le marché des biens et des marchandises s'élargit donc, en partie parce que de moins en moins d'individus sont capables d'assurer leur propre subsistance. Dans le même temps, le capital détruit un grand nombre de commerces artisanaux et domestiques subsidiaires, aussi bien en Inde qu'en Grande-Bretagne. Émerge alors un marché plus solide et plus vaste. La croissance, à partir du XVI^e^ siècle, du marché intérieur britannique est selon Marx un moment important dans le développement du capitalisme.

Tout cela nous amène à considérer, dans la sixième partie du chapitre, la genèse du capitaliste industriel, qui prend la suite du capital commercial, du capital usuraire, de la bancocratie (capital financier) et du capital foncier. Dès le départ, cette figure est étroitement liée au colonialisme, au commerce des esclaves, en Afrique et aux États-Unis. Sous le féodalisme, un grand nombre d'obstacles s'opposaient à la transformation du capital-argent en capital industriel. La « constitution féodale dans les campagnes et (...) la constitution corporative dans les villes » entravaient le développement d'une industrie fondée sur le travail salarié, mais ces « barrières tombèrent avec la dissolution des suites féodales, avec l'expropriation et l'expulsion partielle de la population rurale ». Mais, note Marx de manière prophétique,

> la nouvelle manufacture fut érigée sur la côte, dans des ports d'exportation, ou en des points de la terre ferme qui se trouvaient hors du contrôle de l'ancien système des villes et de sa constitution corporative. D'où en Angleterre, une lutte acharnée des corporate towns contre ces nouvelles pépinières industrielles. (843)

En Grande-Bretagne, le capitalisme industriel s'est développé sur des sites vierges *(greenfield sites)*. Il était difficile d'investir des villes corporatives comme Norwich et Bristol, où les corporations étaient solidement organisées. Dans les campagnes en revanche, il n'y avait ni bourgeoisie, ni corporations. Cela explique que dans ce pays, l'industrialisation se soit surtout concentrée dans

d'anciens villages comme Manchester (toutes les villes cotonnières n'étaient au départ que de petites bourgades). Leeds et Birmingham étaient aussi de petits villages de commerce. En ce sens, ce type d'industrialisation diffère de ce que l'on a pu voir ailleurs, bien que le capitalisme continue à privilégier, quand il le peut, les sites vierges. Quand, au cours des années 1980, l'industrie automobile japonaise s'est implantée en Grande-Bretagne, elle a choisi des régions peu syndiquées, où les entreprises pouvaient partir de zéro et construire ce qu'elles voulaient (avec l'appui du gouvernement Thatcher, viscéralement hostile aux syndicats). On retrouve la même tendance aux États-Unis. Le capitalisme s'installe de préférence dans des espaces où il n'y a ni régulations ni organisations syndicales.

On ne saurait non plus passer sous silence le rôle du système colonial et de la traite des noirs, grâce à quoi la bourgeoisie est parvenue à la fois à contourner et à renverser le pouvoir féodal. Beaucoup considèrent que, par leur taille, les plantations des Antilles qui employaient des esclaves au début du XVIII^e^ siècle ont été les précurseurs des systèmes de travail de grande échelle (les usines britanniques, par exemple). « Ces méthodes reposent en partie sur la violence la plus brutale ; c'est le cas, par exemple, du système colonial » (843). Toutes sortes de tactiques furent employées pour extorquer de la richesse aux populations colonisées. Ainsi, « entre 1769 et 1770, les Anglais fabriquèrent une famine en achetant la totalité du riz et en n'acceptant de le revendre par des prix fabuleux » (845).

> Mais toutes [ces méthodes] utilisent le pouvoir d'État, la violence concentrée et organisée de la société, pour activer artificiellement le procès de transformation du mode de production féodal en mode de production capitaliste et pour en abréger les transitions. La violence est l'accoucheuse de toute vieille société grosse d'une société nouvelle. Elle est elle-même une potentialité économique. (843-844)

On ne saurait toutefois comprendre la puissance organisatrice de l'État, son rôle de promoteur du système colonial, sans voir l'importance de la dette souveraine et du système de crédit public, premiers moyens par lesquels le pouvoir de l'argent se met à contrôler l'État. La fusion entre pouvoir monétaire et pouvoir d'État commence dès le XVI^e^ siècle, avec l'essor d'un « système fiscal moderne » et d'un système de crédit international (849). Les « bancocrates, financiers, rentiers, courtiers, stock-jobbers, et

autres loups boursicoles» qui peuplent ce système en viennent ensuite à occuper des positions de pouvoir (848). Grâce au système colonial, le «butin directement prélevé hors d'Europe par le pillage, la mise en esclavage, les crimes crapuleux, etc., refluait vers la mère patrie, et, là, se transformait en capital»; dans le même temps, «la Dette publique [devenait] l'un des leviers les plus énergiques de l'accumulation initiale» (846-847).

> Système colonial, dette publique, pression fiscale, protectionnisme, guerres commerciales, etc., tous ces rejetons de la période manufacturière proprement dite grossissent dans des proportions gigantesques durant l'enfance de la grande industrie. La naissance de cette dernière est célébrée par un massacre des saints Innocents digne d'Hérode. (850)

Pourquoi ce massacre? Parce qu'il fallait trouver et mobiliser une force de travail suffisante dans les zones éloignées des villes existantes. Marx cite John Fielden: «On a réquisitionné surtout les petites mains agiles. Aussitôt l'habitude s'est prise de se procurer des apprentis (!) dans les différentes workhouses des paroisses de Londres, de Birmingham et d'ailleurs», pour les envoyer au nord, dans la région rurale du Lancashire (851). Marx poursuit: «Tandis qu'elle introduisait l'esclavage des enfants en Angleterre, l'industrie du coton déclencha en même temps la transformation de l'économie esclavagiste des États-Unis, auparavant plus ou moins patriarcale, en un système d'exploitation commercial», ce qui donna un nouvel élan au commerce d'esclaves, qui tomba sous la domination croissante des Britanniques (852-853). «Liverpool devint une grande ville, construite sur la traite des esclaves. Et cette traite fut ainsi sa méthode d'accumulation initiale» (852).
Il fallut d'immenses efforts pour

> accoucher des «lois naturelles et éternelles» du mode de production capitaliste, pour mener à son terme le processus de dissociation qui séparait les travailleurs des conditions du travail, pour transformer à un pôle les moyens sociaux de production et de subsistance en capital, et, au pôle opposé, la masse du peuple en ouvriers salariés, en «pauvres travaillants» libres, cette œuvre d'art de l'histoire moderne. Si l'argent, comme dit Augier, «vient au monde avec des taches de sang naturelles sur une joue», le capital quant à lui vient au monde dégoulinant de sang et de saleté par tous ses pores, de la tête aux pieds. (853)

Dans la partie suivante, Marx explique que les processus d'expropriation sont certes brutaux et douloureux, mais aussi étalés dans le temps. Le féodalisme n'a pas disparu sans lutte. «On voit alors s'agiter dans le sein même de la société des forces et des passions qui se sentaient enchaînées» par le féodalisme.

> Il faut qu'il soit détruit, et il est détruit. C'est sa destruction, la transformation des moyens de production individuels et épars en moyens de production socialement concentrés, donc la propriété minuscule d'un grand nombre en propriété massive de quelques-uns, donc l'expropriation de la grande masse du peuple, dépossédée de sa terre, de ses moyens de subsistance et de ses instruments de travail, cette terrible et difficile expropriation de la masse du peuple, qui constitue la préhistoire du capital.

Préhistoire qui «comporte toute une série de méthodes violentes» s'exerçant systématiquement «avec le vandalisme le plus impitoyable» (855). Mais une fois enclenché, le processus capitaliste développe ses propres logiques. La centralisation notamment:

> Un capitaliste en envoie, à lui seul, un grand nombre d'autres ad patres. Parallèlement à cette centralisation ou à cette expropriation d'un grand nombre de capitalistes, se développent, à une échelle toujours croissante, la forme coopérative du procès de travail, l'application consciente de la science à la technique, l'exploitation méthodique de la terre [...].

Toutes ces logiques se poursuivent au même rythme, à mesure que se forme le marché mondial qui imprime un «caractère international [au] régime capitaliste». Mais la révolte de la classe ouvrière monte.

> La colère d'une classe ouvrière en constante augmentation, formée, unifiée et organisée par le mécanisme même du procès de production capitaliste. Le monopole du capital devient une entrave au mode de production qui a mûri en même temps que lui et sous sa domination. La centralisation des moyens de production et la socialisation du travail atteignent un point où elles deviennent incompatibles avec leur enveloppe capitaliste. On la fait sauter. L'heure de la propriété privée capitaliste a sonné. On exproprie les expropriateurs. (856)

Il existe, après tout, une énorme différence entre «l'expropriation de la grande masse du peuple» par quelques usurpateurs et l'expropriation d'une poignée d'usurpateurs par la grande masse du peuple. Cet appel aux barricades réintroduit au sein du *Capital* la rhétorique employée dans le *Manifeste du Parti communiste*.
Cette déclaration politique et polémique aurait dû être le point culminant de cette œuvre stupéfiante, profonde et révolutionnaire. Ce ne sera pas le cas. Le dernier chapitre, qui porte sur la

théorie de la colonisation, rompt brutalement avec la rhétorique messianique sur laquelle s'est clos le précédent. En outre, il ne traite pas vraiment de l'expérience coloniale concrète et des perspectives offertes aux luttes anticoloniales (l'expropriation des maîtres colonisateurs par la masse du peuple colonisé), mais des théories de la colonisation proposées par un certain Wakefield, dont on ne peut pas dire qu'il ait laissé une empreinte indélébile sur l'économie politique. Celui-ci, alors qu'il était incarcéré à la prison de Newgate pour avoir tenté d'enlever la fille d'une famille fortunée, était entouré de prisonniers qui seraient bientôt déportés vers l'Australie. Il s'est alors mis à réfléchir à la place de l'Australie dans le système mondial. Et s'il n'était guère informé de ce qui se passait dans ce pays, il a compris une chose que Marx considère être de la plus haute importance, parce qu'elle peut servir à réfuter les thèses d'Adam Smith : on pourra placer tout le capital du monde en Australie – argent, instruments de travail, matériaux de toutes sortes –, on ne pourra pas y être un capitaliste si l'on ne trouve pas de travailleurs « libres » (dans les deux sens du terme !).

Wakefield, en un mot, a découvert « que le capital n'était pas une chose, mais un rapport social médiatisé par des choses » (859). Il était alors difficile de trouver des travailleurs en Australie, car ces derniers pouvaient facilement obtenir des terres et s'installer comme producteurs indépendants. Pour les capitalistes, le seul moyen d'assurer l'offre de travail, donc leur avenir, c'était de faire intervenir l'État pour obliger tous les arrivants en Australie à travailler comme salariés jusqu'à ce qu'ils aient économisé suffisamment d'argent pour acheter des terres. Aux yeux de Wakefield, le système foncier existant aux États-Unis (par le biais du Homestead Act) était trop ouvert et trop libre. Du même coup, la force de travail coûtait trop cher (comme nous l'avons vu, c'est cela qui a conduit les capitalistes à innover pour économiser de la force de travail). Wakefield prédit, et l'histoire lui a donné raison, que pour que le capitalisme survive sur leur territoire, les États-Unis seront contraints de revenir aux méthodes brutales de la préhistoire du capital. En ce sens, la lutte entre le « travail libre » et les gros entrepreneurs privés cherchant à accaparer des terres (notamment pour construire des chemins de fer), ou encore la rétention dans les villes d'un salariat immigré, constituent des aspects fondamentaux de l'accumulation.

Ce qui nous intéresse uniquement, écrit Marx,

> c'est le secret découvert dans le Nouveau Monde et proclamé bien haut par l'économie politique de l'ancien monde. Et ce secret, c'est que le mode de production et d'accumulation capitaliste, donc aussi la propriété capitaliste, implique nécessairement la destruction de la propriété privée fondée sur le travail personnel, c'est-à-dire l'expropriation du travailleur. (868)

> On donnera par décision gouvernementale à la terre vierge un prix artificiel ne dépendant pas de la loi de l'offre et de la demande, qui obligera l'immigrant à se salarier pendant un temps assez long, jusqu'à ce qu'il ait gagné assez d'argent pour acheter des terres et se transformer en paysan indépendant. (866)

C'est là que réside le « grand secret » des projets de colonisation conçus par Wakefield, là aussi que réside le secret de l'accumulation initiale. Ces projets ont eu une immense influence sur le Parlement britannique et, par son intermédiaire, sur les politiques foncières mises en œuvre dans les colonies. Ainsi, « le gouvernement anglais [a] mis en pratique pendant des années cette méthode «d'accumulation initiale» prescrite spécialement par Wakefield dans les pays coloniaux » (867).

Marx utilise donc cette théorie pour réfuter la théorie smithienne de l'accumulation initiale ou primitive. Mais une autre dynamique est ici à l'œuvre, qui joue un profond rôle dans *Le Capital*. Dans la préface à la seconde édition, Marx revient sur son rapport à Hegel, en écrivant : « J'ai critiqué le côté mystificateur de la dialectique hégélienne il y a près de 30 ans » (17). Allusion transparente à sa *Critique de la philosophie du droit de Hegel*. Mais, chose étrange, dans ce texte, il ne commence son analyse qu'au § 250 des *Principes*, alors que le contenu des précédents paragraphes est pour le moins surprenant. Sans avertissement ni théorisation préalable, Hegel se lance en effet dans un examen des contradictions internes du capitalisme. Il évoque ainsi « la *dépendance* et la *détresse* de la classe » attachée à un certain type de travail, et décrit comment une certaine dynamique engendre, d'un côté, « la *populace* », et, de l'autre, « la facilité accrue de concentrer des fortunes disproportionnées dans quelques mains ». Ce langage est très proche de celui que Marx emploie au chapitre XXIII du *Capital*, à propos des inégalités de répartition de la richesse. Hegel poursuit : « Il apparaît clairement (...) que malgré l'*excès de fortune*, la société civile n'est pas assez fortunée (...) pour remédier à l'excès

de pauvreté et à l'engendrement de la populace.» Mais voici la suite :

> Par cette dialectique qui est la sienne, la société civile, [et] tout d'abord cette société déterminée, est poussée au-delà d'elle-même, afin de chercher en dehors d'elle, chez d'autres peuples qui lui sont inférieurs en moyens (elle en a en excès) ou bien, de manière générale, en ingéniosité technique, etc., des consommateurs et, partant, les moyens de subsistance nécessaires.

Ainsi, «la société civile développée est poussée» à conquérir des colonies, grâce auxquelles «elle procure d'une part à une partie de sa population le retour au principe familial sur un sol nouveau, [et] se procure d'autre part à elle-même un nouveau besoin et un nouveau champ d'exercice de son assiduité au travail»[1].
Sous la pression de ce qu'on pourrait appeler une dialectique interne, on voit se développer des inégalités sociales de plus en plus fortes. En outre, comme l'écrit Hegel dans ses gloses marginales, «contre la nature, l'homme ne peut revendiquer aucun droit, mais une fois que la société est établie, la pauvreté prend immédiatement la forme d'un tort fait à une classe par une autre classe[2]». C'est cette dialectique interne fondée sur la lutte des classes qui conduit les sociétés civiles à tenter d'apaiser leurs tensions dans une «dialectique externe», l'action coloniale et impérialiste. S'il est difficile de dire si Hegel croyait que cela résoudrait le problème interne, Marx était quant à lui clairement convaincu du contraire. L'avant-dernier chapitre du *Capital* fait de l'expropriation des expropriateurs l'issue ultime de la dialectique interne, laquelle ne saurait être contrecarrée par des pratiques coloniales qui ne font que recréer à plus large échelle les rapports sociaux du capitalisme. La solution coloniale ne peut éliminer les antagonismes de classes inhérents au capitalisme : cela signifie qu'il n'existe pas de *fix* spatial qui permettrait de résoudre ces contradictions internes une bonne fois pour toutes. Ce qu'on appelle aujourd'hui la «mondialisation» n'est en fait, on a mille occasions de le constater, qu'un *fix* temporaire qui «résout» des problèmes qui se posent ici et maintenant en les projetant sur une échelle élargie.

1. G.W.F. Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, trad. J.-F. Kervégan, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p. 322-327.
2. Annotation manuscrite non reprise dans la traduction française citée. Nous traduisons d'après l'anglais (G.W.F. Hegel, *Principles of the Philosophy of Right*, trad. T.M. Knox, Oxford, Oxford University Press, 1957, p. 149-152). [NdT]

Commentaire

L'analyse marxienne de l'accumulation initiale pose un certain nombre de questions. Tout d'abord, il convient d'en reconnaître le caractère original et novateur. Personne avant Marx n'avait entrepris une telle analyse de façon aussi ordonnée et systématique. Mais comme toutes les analyses pionnières, elle a tendance à forcer le trait et à occulter de nombreux problèmes. Les historiens ont depuis abondamment travaillé sur la transition du féodalisme au capitalisme. Beaucoup s'accordent à dire que Marx a en partie raison. Cette géographie historique est en effet marquée par une extrême violence. Et le système colonial y a tenu un rôle indéniable. Mais il faut reconnaître que, dans certains cas, l'accumulation initiale s'est déroulée de manière relativement pacifique. Les populations n'ont pas été expropriées de leurs terres, mais plutôt attirées vers d'autres territoires par la perspective d'y trouver un emploi et une vie meilleure, grâce à l'urbanisation et à l'industrialisation. Dans bien des cas, on partait volontairement vers les villes dans l'espoir d'échapper aux effroyables conditions de la vie rurale et d'obtenir un salaire relativement élevé. L'histoire de l'accumulation initiale est donc bien plus nuancée et bien plus complexe que ne le dit Marx. En outre, celui-ci passe sous silence des aspects significatifs de cette dynamique, dont on reconnaît aujourd'hui l'importance dans l'accumulation initiale : le genre, par exemple, l'assujettissement des femmes, le renforcement du patriarcat.
Toutefois, si l'on s'en tient à l'analyse d'ensemble, Marx a proposé une esquisse tout à fait exacte des conditions d'émergence du capitalisme : révolutions industrielle et agraire, prolétarisation, marchandisation, monétisation. Son analyse est féconde, dans la mesure où elle a posé les bases de toutes les discussions ultérieures. Elle nous rappelle aussi la violence et les luttes impitoyables qui sont à l'origine du capitalisme, que la bourgeoisie allait par la suite s'employer à occulter et à oublier, mais dont la trace persiste encore aujourd'hui.
Dans le *Capital* comme dans de nombreux autres textes, Marx tend à reléguer l'accumulation initiale à la préhistoire du capitalisme. À la fin de la préhistoire, c'est la contrainte silencieuse des rapports économiques qui s'impose. Le projet politique du *Capital* est de nous faire comprendre l'emprise de ces rapports sur